

XYZ. La revue de la nouvelle

L'ange et le pont

Esther Rochon



Number 22, May–Summer 1990

Chambre à louer

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3730ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Rochon, E. (1990). L'ange et le pont. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (22), 13–17.

Jour 1

Certains y prient, d'autres s'y recueillent; même si tout est propre, j'ai trouvé des taches de cire sur le comptoir. Certains y vivent un deuil. Dans cette chambre de sous-sol, je viens passer une semaine.

Le concierge est parti après m'avoir laissé la clé. Je pose la valise sur le lit.

La pièce, petite, contient peu de meubles. Le plafond et les murs blancs sont tachés d'un peu de moisissure; la plinthe chauffante est piquée de rouille. Aucune image, aucun motif; le couvre-pied bleu est uni. Mur-cuisine, mur salle de toilette, mur où se trouve la porte, et mur pour le lit: c'est fonctionnel. À terre, une moquette grise dont les longs poils ne sont pas encore pelucheux. À côté de l'entrée, une chaise de bois franc; je m'y assois; à ma droite, sur une tablette, un carnet attaché par une chaînette et un crayon. Je l'ouvre: il s'agit du registre des entrées et sorties.

On loue la chambre à la semaine pour moins que rien, mais il faut s'engager à y demeurer, seul, au moins quatorze heures par jour; on doit remplir le registre, ainsi que remettre un court rapport à la fin du séjour. Le mien consistera en ces feuillets-ci.

Déjà la fin de l'après-midi! Si le temps passe toujours aussi vite, je n'aurai aucune difficulté à remplir les conditions. J'indique l'heure dans le registre, j'enfile mon manteau et je sors dans le vent aigre de décembre.

Jour 3

Je fais de longues nuits, je mange en prenant mon temps, et pour le reste je visite Montréal: le centre-ville et les lieux touristiques bien sûr, mais aussi le voisinage de l'endroit où je loge; s'y trouvent une ancienne prison et une autre plus récente, des stations de télévision, les locaux d'un syndicat et, de l'autre côté de l'eau, un parc d'amusement avec montagnes russes et grande roue. Il y a aussi un pont où un Batman s'est déjà suspendu. Si je continue à respecter les règles de location, je pourrai m'inscrire l'an prochain avec de bonnes chances de pouvoir revenir pour une

semaine. Ce soir, des amis m'ont invité, sachant que j'étais de passage. Comment me rendre chez eux? Dans la chambre, ni téléphone, ni téléviseur; je devrai utiliser le téléphone public, à l'entrée de l'immeuble voisin, pour leur demander le chemin.

Cela dit, le coin où je me trouve est plutôt sinistre.

Tout près s'étend l'une des plus anciennes parties de la ville; hormis quelques vestiges, c'est devenu un champ crevassé d'asphalte et de ciment, hérissé de tours et de clôtures dans la senteur de la bière. Longer certaines rues, où le mépris de tout ce qui n'est pas riche et jeune atteint des sommets, s'avère une expérience hallucinante. On dirait un hurlement solidifié, que personne ne fait le moindre geste pour apaiser. Des édifices sont en train d'être démolis par rangées entières, des trous béants sont creusés, et dans ce décor de bombardement nul sauf les deshérités ne manifeste le moindre deuil: il faut d'autres autoroutes, d'autres terrains de stationnement, d'autres édifices, toujours plus, pour que les jeunes et puissants viennent accomplir des tâches aveugles durant le jour, et repartent lentement, cultivant leurs ulcères, à l'heure de pointe.

J'habite comme eux parmi les arbres, mais au loin. Ce soir, j'irai manger chez de jeunes et puissants amis. Puis je rentrerai ici, en plein cœur du chaos dont personne ne parle.

Jour 4

Ce matin, il pleut. Le repas d'hier soir était trop bon. Pour la première fois, je me sers du périscope.

La chambre est souterraine. On y accède par un long corridor dont l'entrée est dans l'édifice voisin, et qui passe sous une moitié de l'autoroute, celle qu'utilise la circulation vers le centre-ville. Plusieurs personnes, membres d'associations contemplatives ou religieuses, nationalistes imaginatifs, ou tout simplement artistes ou gens de la rue avaient, depuis assez longtemps paraît-il, saisi l'intérêt d'aménager une pièce en ce lieu-ci. Aux gouvernements municipal et provincial devaient siéger quelques originaux: les permis et les fonds nécessaires ont été accordés.

Essaierai-je de revenir ici l'an prochain? Je me demande si j'en aurais envie, à présent que j'ai jeté un coup d'œil par l'oculaire.

Je réajuste le périscope, dont le concierge m'avait expliqué le fonctionnement. C'est l'heure de pointe du matin. Personne à

pied; tout le monde à l'intérieur de boîtes de métal et de vitre. Des centaines d'automobilistes, chacun dans sa voiture, polluent l'atmosphère en écoutant la radio. Nul ne regarde de mon côté.

À droite, bloquant la vue sur le fleuve, un immense tas de tôle rouillée rougeoie sous la pluie; derrière, un grand pont d'acier bouche l'horizon. À peine visible sur la gauche, une haie d'églantiers présente encore des fruits dont personne, dans les voitures, ne voudrait. En temps normal, je serais comme eux.

Mais pour une semaine je loge ici, avec beaucoup de terre et de roche tout autour et au-dessus de moi. Les bruits extérieurs ne me parviennent pas, sauf le roulement des camions, comme une berceuse.

Loin en haut, dans le monde de la surface, s'est déjà dressé un échafaud.

Des condamnés y ont été exécutés, il n'y a pas si longtemps. Plus tard on édifia, exactement au-dessus de moi, un monument en l'honneur de certains d'entre eux. Il s'élève toujours, à présent au milieu du trafic.

Au sommet du monument, un ange de bronze, éternellement immobile, tombe pourtant, frappé à mort.

Je regarde le monde par les yeux de cet ange.

Jour 6

La tête de l'ange est renversée vers le haut. Grâce au système optique installé lors de travaux de réfection, cela permet de voir dans toutes les directions sauf celle où son bras droit, colonne vert-de-gris implorant le ciel, se trouve dans le champ de vision.

Depuis trois jours je ne sors pratiquement pas. Je me nourris surtout de conserves et de nourriture en sachets, surplus des locataires précédents.

La chambre, je m'en rends compte aux livres de pensées, aux notes rangées sur l'étagère, doit surtout être louée par des gens qui viennent s'y recueillir; ils connaissent le contexte historique des lieux, et sympathisent avec les idéaux pour lesquels quelques hommes ont donné leur vie ici. Ils sont les locataires tout désignés de cet oratoire souterrain, et en ce sens je m'y sens un peu mal à l'aise: mon ignorance de ces sujets est manifeste, je n'aime pas

prier, et je n'ai pas envie de changer. Ce qui me frappe, par contre, c'est l'agencement du paysage.

Qu'il y ait un pont à l'arrière, passe encore. Mais pourquoi l'autoroute enserre-t-elle le monument de si près, et que fait le tas de ferraille juste à côté? Ceux qui sont morts ici ont-ils pressenti l'indifférence générale qui s'établirait plus tard? Le mépris s'explique; chacun a ses raisons, souvent valables, de faire comme si de rien n'était, de se détester en silence. L'ange, minuscule à côté du pont, de l'autoroute, de la grande roue foraine et de l'amoncellement de tôles où d'immenses grappins s'activent, n'en a pas moins une pose qui convient.

Je me tiens sous lui, sous le lieu où sont tombés des morts. Autour de nous camions, autobus, voitures circulent à toute vitesse. Pour quelques heures encore j'occupe la chambre enfouie; je céderai ensuite la place. Nul ne me voit; nul ne sait si l'ange a un regard ou non.

En des millions d'endroits, des milliards moururent, défendant des causes contradictoires ou n'en défendant aucune. Devrai-je me laisser abattre par la tristesse de l'ange qui s'écroule, entouré d'asphalte et d'acier? Ou inspirer par l'idéal qui animait ceux dont les noms sont gravés dans la pierre?

La pose de l'indifférence et du mépris, ou bien celle de la souffrance au moment de la mort, quoi de plus banal! L'ange tombe-t-il victime des automobilistes qui font semblant de ne pas le voir, lui et ce qu'il représente? Au contraire, les camions roulent-ils, la prospérité subsiste-t-elle parce qu'ici, image quasi subliminale, un ange meurt, représentant les ancêtres sacrifiés? Le piège des simplifications à outrance, je ne m'y prendrai pas: entre le mépris et la douleur, il y a le temps de vivre.

La tête de l'ange, d'où je projette le regard, est au foyer d'un vaste panorama que forment le pont, l'ancienne prison, les voies d'autoroute, le tas de ferraille et la grande roue du parc d'attraction. Beauté crépusculaire, ténébreux entonnoir où s'engouffrent des bourrasques. Rien à rejeter, tout à accueillir, même l'horreur.

Morts, tombez-vous à jamais tels l'ange qui vous couronne? Votre douleur s'est-elle au contraire apaisée? Cherchez-vous vengeance, ou bien êtes-vous complètement disparus? À moins que

votre trépas ne vous apparaisse à présent comme un événement anodin tandis que, chaque jour, des milliers de conducteurs et de passagers, parmi lesquels certains de vos descendants, roulent sur l'ancienne place d'exécution.

Monuments et souvenirs finissent par disparaître, la plupart des lieux de deuil, contrairement à celui-ci, n'en ont plus l'apparence. Avant de mourir, une étrange lucidité peut se faire jour. Combien est-elle toujours présente ici ! Une solidarité tellurique m'attache aux édifices à démolir, aux trous béants là où fleurissait une vie que bien peu se rappellent, ainsi qu'aux lumières et aux grondements de moteurs qui les encerclent et encerclent l'ange autour duquel se dresse encore le spectre d'un échafaud.

Je ne désigne aucun coupable, ne réclame ni châtiment, ni réforme. Les morts n'exigent pas qu'on se souvienne d'eux. Le respect qui leur est dû, c'est d'abord de vivre la plénitude quand il en est temps.

Or, je n'ai vu personne apprécier ne serait-ce que le rouge des tôles ou la blancheur du socle triangulaire. Nul n'embrassa du regard ce lieu puissant où mort et vie se transpercent l'une l'autre. Chez ceux de la surface ne régnaient que vitesse, aveuglement, désir d'en finir au plus tôt.

Il fait noir. Je ne peux plus distinguer de visages. N'apparaissent que des lumières, sur le sol et sur le pont, qui bougent ou sont immobiles, se reflétant parfois sur l'asphalte humide.

Les phares rouges et blancs font leur ronde; les bruits de la circulation s'assourdissent. Qui sait ce qui anime cette nuit les yeux de l'ange ? Il ne s'agit pas de mélancolie, ni d'un regard qui se souvient. La rage y flamboie. Ma rage gronde à l'insu de tous. Enfouie sous terre, nourrie de la puissance des rochers, du fleuve, de tout ce qui roule au-dessus, ma rage obscure prend possession du sol.

Stable sous la terre où d'autres sont tombés, je frémis puisque l'ange ne le peut pas. La perte de dignité, voilà ce qui m'enrage. Plus tard je me calmerai, plus tard j'essaierai de la rétablir. Entre-temps je veille en ce lieu trahi. Pour les morts et les vivants éternellement tombe l'ange. Ses yeux ne se ferment pas.